

de francs qu'on en avait retirés chez le fameux banquier Schmitt, nouvellement arrivé de New-York à Marseille, avec une réputation de probité et d'habileté qui alléchait tous les capitaux de trois cents lieues à la ronde. Pour plus de précautions, les deux millions avaient été déposés au banquier sous le nom de l'ami : le nom du marquis ne paraissait point dans tout cela, et il y avait entre eux une contre-lettre, un *fidéi-commis*, tout ce qu'il faut en pareil cas. Les choses financières allaient merveilleusement ; les fonds produisaient de gros intérêts que l'ami faisait tenir fort exactement au marquis ; et cependant, si l'affaire politique se pacifiait, les deux millions étaient à la disposition de leur possesseur.

En effet, l'orage passa sur la tête du marquis sans la toucher ; il voulut donc rentrer dans ses biens, qu'il n'avait vendus que sous condition de retour, et il écrivait à son ami, lorsqu'il en reçut une lettre qui lui annonçait que l'honnête banquier venait de disparaître avec les deux millions et tout ce qu'il avait pu ramasser encore, ne laissant à Marseille, pour toute garantie, que son portrait pendu... comme il aurait dû l'être lui-même.

Le tonnerre n'est pas plus prompt ni plus terrible. Le marquis rassembla les derniers débris de sa fortune, et s'embarqua aussitôt avec sa famille pour Palerme, ville natale de la marquise, où elle avait encore un palais de marbre, dérision superbe ! Ils n'avaient emmené pour tout domestique qu'une jeune fille, Béatrix, qui était de l'âge de Francesca, qui voulait partager toutes ses fortunes, et qui trouvait les gages assez forts, pourvu qu'elle les reçût de sa jeune maîtresse et qu'elle l'aidât tous les jours à se faire belle. Quand la famille Pelazzi entra dans le palais, ce fut un grand serrement de cœur à la vue de cette noble et riche architecture qui contrastait si cruellement avec la destinée de ses maîtres. Il y avait surtout un escalier pavé de mosaïque et soutenu par des colonnes de jaspe et de porphyre, et par deux cariatides, chef-d'œuvre du ciseau italien. C'était un escalier où n'auraient dû monter que des empereurs. Les pauvres exilés du malheur le montèrent la tête baissée. Francesca resta un peu derrière, pour se délecter les yeux de la beauté de ce monument ; car l'âme et les idées s'élèvent et s'exaltent avec la magnificence des murailles sculptées et la sublime hardiesse des

voûtes. Elle se ressouvint qu'autrefois, dans un voyage qu'on lui fit faire toute petite en Sicile, un peuple de serviteurs à la livrée des Pelazzi remplissait de bruit et de mouvement ce royal escalier, et maintenant elle n'y apercevait plus que la bonne petite Béatrix qui, agenouillée sur les premières marches, priait la Vierge Marie et tous les Saints pour que la fortune et la joie rentrassent un jour dans ce palais désert.

Depuis bientôt un an qu'ils étaient pauvres au milieu de tout ce luxe, beaucoup d'événements s'étaient passés. Le banquier Schmitt avait été condamné aux galères par contumace, l'ami du marquis était mort de fatigue et de chagrin en courant inutilement après ce scélérat, dont tout le monde avait perdu les traces ; et Francesca, le jour de sa seizième année, avait rencontré à l'église Emilio Baldi, et elle avait cru voir son ange priant auprès d'elle. C'était un jeune Florentin ne rêvant qu'amour et poésie, voyageur par tempérament et aventureux de caractère, et qui avait dépensé d'avance, à courir l'Allemagne, l'Angleterre et la France, une bonne partie de la légitime qui lui reviendrait un jour. Il continuait le cours de ses voyages par la Sicile, et de là voulait se rendre à Malte, en Grèce, en Asie, que sais-je encore ? Mais, non, il ne voulait rien de toutes ces choses ; il ne voulait plus que Francesca. Un regard avait changé sa vie, et toutes ses utopies d'amour et de poésie trouvaient enfin à se réaliser ; aussi faisait-il trois sonnets par nuit et trois lieues par jour pour tâcher de les faire parvenir à Francesca. C'était impossible, et cela ne manquait jamais. Les sonnets ont été de tout temps en Italie les meilleurs porte-voix de l'amour. On sait en quel honneur littéraire ils étaient dans l'esprit de Boileau, et que les poètes de l'école nouvelle les ont réhabilités en France dans toute leur gloire. Eh bien ! à peine si quelques feuilles ont signalé ces belles résurrections de l'art, délices des esprits poétiques ; il n'y a pas de journal qui n'ait quatre colonnes presque triomphales toutes prêtes pour le vaudeville de ce soir qui sera mort de vieillesse après-demain. Oh ! que les masses sont prosaïques dans notre belle France ! et comme on s'isole en s'élevant !

Retournons vite à Palerme, où les jeunes demoiselles ne savent pas, comme les nôtres, la date de toutes les batailles et de tous les mariages de l'histoire (qu'une table chronologi-